Pierre BRÉCHON, Anne-Laure ZWILLING (dir.),
*Indifférence religieuse ou athéisme militant ? Penser
l'irréligion aujourd'hui*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2020, 192 p.

Roland J. Campiche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/64144>

DOI : 10.4000/assr.64144

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 200-201

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Roland J. Campiche, « Pierre BRÉCHON, Anne-Laure ZWILLING (dir.), *Indifférence religieuse ou athéisme militant ? Penser l'irréligion aujourd'hui* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/64144> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.64144>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Pierre BRÉCHON, Anne-Laure ZWILLING (dir.), *Indifférence religieuse ou athéisme militant ? Penser l'irréligion aujourd'hui*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2020, 192 p.

Roland J. Campiche

RÉFÉRENCE

Pierre BRÉCHON, Anne-Laure ZWILLING (dir.), *Indifférence religieuse ou athéisme militant ? Penser l'irréligion aujourd'hui*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2020, 192 p.

- 1 À l'origine de ce livre, le colloque 2016 de l'Association française de sciences sociales des religions (« Entre indifférence religieuse et athéisme militant ») a voulu explorer la gamme des positionnements « hors religion » allant de l'indifférence totale à l'opposition active. La gamme y est, mais la clef n'est pas toujours claire. Les auteures-trices sont toutes et tous français-es dans le contexte tendu d'une révision du credo républicain face aux fractures séparatistes. Leurs positionnements par rapport à la laïcité ne sont pas toujours explicites – autrefois, les « archevêques » du Groupe de sociologie des religions (CNRS) nous faisaient confesser dans leurs journées d'étude internationales notre rapport à la religion ! – et montrent que ce concept est sujet à différentes interprétations : séparation des Églises et de l'État, neutralité confessionnelle, religion de remplacement, voire catholicisme de substitution... Elles s'inscrivent dans la foulée de l'idée de sécularisation, comprise généralement comme un simple processus de perte bien signalé par Philippe Portier dans sa conclusion, alors qu'on s'interroge de plus en plus sur sa pertinence univoque. Si on s'entend généralement pour considérer la sécularisation comme un changement majeur de la position sociétale des institutions religieuses en recourant à la terminologie

luckmannienne de « désinstitutionnalisation » de la religion, les vocables individualisation, pluralisation... viennent nuancer un verdict daté qui ne tient pas assez compte du glissement langagier et épistémologique opéré au tournant du siècle de la religion à la spiritualité. Il conviendra donc de lire les excellentes contributions composant cet ouvrage avec des lunettes bifocales et de prendre au sérieux Max Weber et son refus de l'histoire déterminée. Les réactions repérées durant la pandémie avec la demande répétée de revenir à l'essentiel, voire l'intérêt accru marqué pour les services religieux radiodiffusés ou télévisés, mériteraient une analyse approfondie.

- 2 Les directeurs de la publication ont raison d'insister sur l'importance de réfléchir à la non-religion et d'essayer de comprendre comment les populations feront société, en dépit des désaccords sur les questions de sens, dans un contexte où la socialisation religieuse obéit à des modalités diverses, ne constitue donc plus un bien commun, voire n'est simplement plus pratiquée, comme le note Philippe Portier. Rien à voir avec l'Antiquité où l'athéisme, selon François Dingremont, n'existait pas selon nos critères actuels, mais servait parfois à discréditer certaines religiosités. Les dieux olympiens sont à la fois niés et méprisés, vulnérables et faillibles : ils ne s'inscrivent pas dans « l'horizon théologique du monothéisme ». Selon la sagesse stoïcienne, l'homme gagne à rester indifférent à ce qui ne dépend pas de lui ! Il trouve même un bénéfice à se couper de ce à quoi il est indifférent : les normes, les rites et les sacrements. Une attitude qui annonce par-dessus les siècles le « refus du prêt à croire », souligné par Liliane Voyé, et le « croire sans appartenir », évoqué par Grace Davie à Helsinki en 1989, qui constituent deux traits de la religion en modernité tardive.
- 3 Qu'apprend-on au fil de la lecture ? Le refus d'un ou de plusieurs dieux fait donc l'objet de discussions philosophiques dès l'Antiquité. Le débat est animé, ouvert et englobe donc l'indifférence. Pratiquement toutes les options ont été abordées. Le stoïcisme pourrait être considéré comme une source de la laïcité. L'athéisme des scientifiques français, selon Abel François et Raul Magni-Berton, ajoute au débat la question des preuves empiriques. L'évolution des attitudes à l'égard de la religion puise ainsi des arguments dans le développement de la science au XIX^e siècle et favorise l'idée d'une inévitable concurrence entre la religion et la science, élevée parfois au rang de vocation. L'athéisme ne naît donc pas au XVIII^e siècle, comme le souligne Philippe Martin, même si ce siècle en propose une première typologie opposant « les athées d'ignorance » aux « athées de raisonnement » et si d'Holbach peut affirmer que « la religion est une invention, le produit anthropomorphe de la peur ».
- 4 Venons-en à l'époque contemporaine. En Allemagne de l'Est, le régime mis en place par l'URSS a tenté d'enseigner un athéisme scientifique, apparemment sans grand succès dès lors que le terrain avait été labouré depuis des siècles par le luthéranisme. Un luthéranisme qui évita vraisemblablement un bain de sang au moment de la révolution pacifique de 1989, que l'autrice de la communication, Eva Guigo-Patzelt, considère avec raison comme une « révolution protestante », les pasteurs ayant conservé une certaine autorité. En symétrie avec l'Allemagne de l'Est, la Tunisie musulmane laisse peu de place à la pluralité des convictions. Les lycées français, héritage de la colonisation, se réfèrent à l'idée de laïcité et ouvrent ainsi un espace de liberté religieuse, favorisant pour la couche aisée de la population un détachement du religieux au plan spirituel mais non culturel, comme le montre finement Émilie Pontanier.
- 5 Le XX^e siècle aura été celui de l'éclipse de la religion. La révolution culturelle des années 1960 a donné un coup d'accélérateur à des tendances déjà présentes au

xviii^e siècle. Elles se sont accélérées au xix^e pour promouvoir la pluralité religieuse, la tolérance, voire l'indifférence, comme le souligne Jean Baubérot. La déclaration d'athéisme en lente croissance au xx^e siècle s'inscrit progressivement dans la normalité comme le montrent les données patiemment recueillies et analysées par Pierre Bréchon en s'appuyant sur les résultats des *European Values Studies*. Mais, signale cet auteur, l'athéisme et l'indifférence restent minoritaires. Les jeunes athées se révèlent individualistes et l'indifférence se développe tout en conservant des traces religieuses. Selon une enquête réalisée dans le département des Bouches du Rhône auprès de 11 000 collégiens (Sebastian Roché, Sandrine Astor, Ömer Bilen), 38,4 % des élèves interrogés se déclarent sans religion, manifestant ainsi une distance avec les cultes organisés, mais pas forcément une opposition à la religion, un constat qui vient compléter les analyses de Pierre Bréchon. L'hybridité religieuse, mêlant sécularité et religiosité, est ainsi devenue une composante de la scène contemporaine, comme le montre Nathalie Caron dans son étude de l'indifférence religieuse aux États-Unis, dont les origines remontent à l'individualisme religieux du xvii^e siècle, qui autorisait déjà, tout au moins pour une minorité, la recherche personnelle en matière de religion.

- 6 La normalisation ou l'institutionnalisation de l'athéisme s'affiche encore d'une autre manière, comme le montre Bérengère Massignon à propos de la Fédération humaniste européenne (FHE) et de l'International Humanist and Ethical Union (IHEU). La première ne se veut pas formellement antireligieuse, mais combat le cléricalisme, alors que la seconde vise à diffuser une vision athée du monde. La mention de l'anticléricalisme de la FHE nous ramène à un point fondamental. On ne peut pas séparer les fluctuations des attitudes athées de celles touchant les relations de pouvoir entre religion et politique. Compte tenu du caractère spécifique de la France, où la laïcité s'impose comme moyen de canaliser la puissance catholique romaine qui avait pourtant bien servi la royauté, il aurait été intéressant de comparer la solution française à celle de pays européens proches, tels les pays scandinaves, la Hollande, l'Allemagne ou la Suisse, les trois pays européens bi-confessionnels. En subordonnant le clerc au magistrat, serviteur de l'État, le protestantisme propose une autre configuration. La Constitution fédérale de 1848 fait de l'Helvétie un État non-confessionnel, veillant au respect de la liberté religieuse et laissant à chaque canton la responsabilité de fixer le type de relations juridiques à respecter. Certes, compte tenu du *Kulturkampf*, la Confédération va poser quelques limites à la fougue catholique, en interdisant les Jésuites alors que dans les cantons protestants les autorités politiques radicales contraignent l'Église réformée à introduire des laïcs dans tous ses rouages. Malgré l'affirmation de Luc Ferry selon laquelle seule la laïcité aurait été capable de mettre un terme aux luttes confessionnelles (voir son interview dans *Choisir*, février 2021), la Constitution fédérale de 1848, en faisant de la Suisse un État a-confessionnel mais pas a-religieux, a scellé une paix confessionnelle qui dure encore, même si dans ce pays les frontières entre le croire, l'indifférence, le doute et le refus de croire restent comme ailleurs incertaines, pour reprendre l'adjectif final de Philippe Portier.